

Tête-à-tête

Kawkab al-Sharq, 13 décembre 1933

Si les hommes savaient seulement ce que leur apporte réellement le jour, dès qu'il se lève, et ce que leur cache réellement la nuit, dès qu'elle s'obscurcit, leur propre empressement à voir poindre le jour ne serait pas moindre que leur propre crainte des ténèbres nocturnes — ou, pour le dire autrement, ils mettraient davantage de mesure dans l'amour de ce qu'ils aiment de tout cela, et dans la haine de ce qu'ils haïssent. Mais les hommes sont faibles, aisément trompés par leur propre vanité : ils se croient capables alors qu'ils sont impuissants ; ils se promettent la permanence, et nourrissent cette promesse d'un espoir sans limite.

Et les événements et les épreuves viennent les chercher, que ce soit sous ces mêmes rayons de lumière — les rayons du soleil — ou dissimulés dans les replis de cette obscurité épaisse, l'obscurité de la nuit.

Si Sidqi Pacha avait su, la toute première fois qu'il s'entretint en privé avec le Haut-Commissaire, que cette rencontre — malgré tout l'espoir déployé qu'elle portait, l'attente malsaine, la confiance dans les jours à venir, l'abandon aux rêves — s'achèverait, pour lui-même comme pour son compagnon, dans cette même rencontre privée qui leur fut accordée hier, avec tout son sombre désespoir, son amer découragement, cette veille pesant sur le cœur, odieuse à l'âme, ce doute quant aux jours à venir, poussant à détester la vie même, et à se lasser de vivre — si Sidqi Pacha avait su que cette rencontre privée souriante et pleine d'espoir s'achèverait dans cette rencontre privée renfrognée et désespérée, jamais il ne s'y serait engagé, jamais il ne l'aurait désirée ; il aurait, au contraire, entièrement fui, entièrement refusé, préférant la sécurité et le bien-être, avec le repos et le calme, à ces fausses apparences qui s'étaient emparées de son propre cœur, avaient dérobé sa propre raison, l'avaient entièrement plongé dans le mal, avant de l'amener finalement à cet état misérable où il se trouve aujourd'hui.

Hier, Sidqi Pacha s'est entretenu en privé avec son propre ami le Haut-Commissaire, dans une rencontre privée morose et inquiète — une rencontre à laquelle il ne pouvait se résoudre à sourire, ni elle à lui sourire — cherchant, dans sa propre âme affaiblie, quelque force pour la supporter, et en porter le fardeau, quelque désir véritable qu'il en ait eu, quelle qu'ait pu être son empressement réel à la rechercher. La morosité du Haut-Commissaire n'était, très probablement, pas moindre que celle

de son cher ami — mais la différence entre les deux hommes était véritablement immense : la morosité de Sidqi Pacha était celle d'une misère complète, totale, profonde, sans limite, sans aucune issue possible ; la morosité de Sir Percy Loraine, en revanche, était une morosité plus complexe, contenant une réelle irritation devant son propre manque de succès, et une réelle détresse devant l'échec qui l'avait frappé — mais contenant aussi une pitié impuissante, et une compassion qui n'accomplissait rien du tout.

Car le Haut-Commissaire, quel que soit l'échec et l'impuissance qui puissent le frapper, peut encore se dire à lui-même qu'il a assuré, pour sa propre nation, des avantages véritablement considérables en Égypte, aux effets durables sur sa propre vie, et sur la vie des Égyptiens — il lui a assuré ces bienfaits matériels innombrables, dont on profitera demain, et après-demain, que les Égyptiens en soient satisfaits ou non.

Les Anglais lui reconnurent cela : ils ne le rejetèrent ni ne l'écartèrent ni ne se mirent à le haïr. Ils jugèrent simplement qu'il n'était plus adapté à poursuivre son travail en Égypte, et le transférèrent donc en Turquie — refusant, tout du long, de le transférer sans préserver, pour lui, exactement ces mêmes apparences extérieures qui déclarent au monde, sincèrement ou non, qu'ils ne lui gardent nulle rancœur, nulle indignation. Ils firent de lui un ambassadeur, en firent un membre du conseil du roi lui-même, et le renvoyèrent en Égypte, après son propre transfert et son propre retrait, pour y passer un mois, entouré exactement des mêmes apparences qui l'avaient jadis entouré, et qui entoureront un jour son propre successeur également. Qu'il se trouve dans leur faveur ou leur défaveur, alors, sa propre nation continue de veiller sur lui, continue de l'honorer — sachant qu'il l'a servie, et n'a jamais failli dans ce service ; sachant, aussi, que s'il a échoué, il fut contraint à cet échec par nécessité, forcé vers lui, n'ayant jamais appris comment se conduire en Égypte, ni comment concilier sa propre politique avec l'amour des Égyptiens pour l'indépendance, l'attachement des Égyptiens à leurs propres droits, et la capacité de résistance des Égyptiens. Il n'est, aux yeux de son propre peuple, qu'un homme qui s'est trompé, un homme de mauvaise fortune — ni plus, ni moins. Si cela suscite quelque chagrin dans son propre cœur, c'est le chagrin d'un homme qui a trébuché, un homme qui voulait une chose, tandis que les circonstances en voulaient une autre.

Quant à Sidqi Pacha, son propre cas est tout autre, sa propre condition tout autre, son propre destin tout autre. Il se trouve rejeté par

sa nation tout entière — rejeté par la majorité de celle-ci, dès l'instant où il bondit au pouvoir contre sa propre volonté ; rejeté plus encore, une fois qu'il eut mal géré ce même pouvoir ; rejeté, ensuite, par ses propres partisans et adeptes, une fois écarté du pouvoir ; et rejeté, enfin, par ses propres proches confidents et alliés, une fois qu'il se dressa contre ceux entre les mains de qui le pouvoir était depuis passé.

S'il retournait vers sa propre nation, elle le renverrait abandonné, vaincu, sans même lui épargner ce regard compatissant et pitoyable que tout homme qui trébuche pourrait espérer ; s'il retournait vers ses propres partisans et adeptes, ils fuiraient devant lui comme le bien portant fuit devant le pestiféré, trop occupés de leurs propres affaires, trop détournés vers leur propre intérêt pour lui accorder une pensée ; s'il retournait vers ses propres alliés et confidents les plus proches, ils ne lui accorderaient que ces mêmes sourires jaunes et forcés qui lui disent, clairement et sans détour : je dois te supporter, mais tu sais parfaitement combien te supporter est difficile, combien je m'en trouve las, et combien je souhaiterais enfin m'en débarrasser.

Il ne peut dire à sa propre nation : je t'ai fait du bien — car il ne lui a jamais fait de bien, et lui a fait, au contraire, tout le mal en son pouvoir. Il ne peut dire à ses propres partisans et adeptes : je vous ai accordé une faveur, je vous ai offert un bienfait — car ils lui répondraient : nous t'avons accordé notre propre aide, nous t'avons offert notre propre soutien, et c'est toi-même qui as rompu les liens entre nous. Il ne peut rappeler à ses propres alliés et confidents les plus proches un quelconque amour ancien, une affection pure — car les vicissitudes de la vie, ses circonstances, ses avantages et ses inconvénients, exercent sur le cœur de ces gens une bien plus grande emprise que l'affection, l'amour, ou tout sentiment de dévouement et de loyauté. Et il ne peut — pire que tout — même se retourner vers son propre être, s'y réfugier, s'y appuyer, se consoler du bien qu'il a pu faire, et trouver refuge dans cette même paix de l'esprit et cette même conscience tranquille où se réfugient les hommes véritablement sincères — car son propre esprit ne connaît aucun repos, et sa propre conscience ne connaît ni contentement ni tranquillité.

Il ne peut se réfugier auprès de personne, pas même auprès de lui-même ; il ne peut s'abriter chez personne, pas même chez lui-même ; rejeté par tous les hommes, même par lui-même. Où en est-il donc avec son propre compagnon et allié, Sir Percy Loraine ? Leur propre amitié avait été pure, leurs propres liens véritablement solides ; ils s'étaient échangé, entre eux, toute l'aide et le soutien qui ont fait le malheur de

l'Égypte pendant trois années entières — et les voici maintenant qui se séparent, tout ce qu'ils avaient bâti ensemble s'étant effondré, tout ce qu'ils avaient érigé ensemble s'étant écroulé.

Les Anglais ont regardé, et ont vu que leur propre homme ne pouvait plus demeurer en Égypte, et l'ont donc transféré ; les Égyptiens ont regardé, et ont vu que leur propre homme ne pouvait plus demeurer maître des affaires, et l'ont donc écarté. Et il convient de se rappeler que ces mêmes jours qui leur souriaient jadis étaient eux-mêmes trompeurs, leur montrant un éclat derrière lequel se cachait l'obscurité, une avancée derrière laquelle se cachait le recul. Mais Sir Percy Loraine, s'il vient à en parler, ou à y réfléchir, peut se rappeler qu'il visitera d'autres pays que l'Égypte, travaillera aux côtés d'autres peuples que les Égyptiens, et mènera une vie calme et satisfaite, non dénuée de sa propre valeur réelle. Sidqi Pacha, en revanche, ne peut se rappeler rien de tel, car il demeure prisonnier — un prisonnier solitaire, incapable de quitter l'Égypte sans se condamner lui-même à l'exil, et incapable de demeurer en Égypte sans se condamner lui-même à un tourment sans fin.

Et tandis que les deux amis moroses buvaient leur propre thé mêlé à l'amertume de la douleur et au tourment du désespoir, les hommes du Parti du Peuple s'agitaient bruyamment, gérant leurs propres affaires entre eux et le parti frère, leur propre gestion se révélant véritablement défectueuse, leur propre réconciliation véritablement hors d'atteinte — car leurs propres affaires s'étaient déjà corrompues, leurs propres inclinations avaient déjà divergé, et car ils avaient perdu cet homme même qui, seul, pouvait autrefois les ramener à l'union quand ils se dispersaient, et à l'entente quand ils se divisaient.

Le président du Conseil leur soumet certains noms, et ils manifestent l'hésitation, puis manifestent l'obéissance, puis se dispersent, chacun dissimulant son propre désaccord, chacun le poursuivant en secret, chacun affirmant qu'il maintiendra sa propre position, qu'il ne se soumettra jamais à la décision prise par le parti — et chacun sachant fort bien qu'il se soumettra tout de même, une fois le Parlement réuni : il présentera la candidature de celui que le gouvernement lui aura recommandé, et votera pour celui que le gouvernement lui aura recommandé. Car la vie porte des fardeaux qu'il faut bien porter, et l'obéissance aux ministres n'est jamais que l'un de ces fardeaux.

Quelle triste soirée, cette soirée qui a plané, hier, sur les hommes de la politique officielle du moment ! Quant aux deux hommes qui avaient jadis bâti l'édifice même de cette politique, ils demeuraient moroses ensemble, partageant un thé morose, échangeant des adieux moroses ; quant à leurs propres successeurs parmi les hommes du Parti du Peuple, ils demeuraient dans un réel trouble, s'agitant bruyamment entre eux, déclarant une chose ouvertement tout en en dissimulant bien d'autres, se précipitant vers cette même soirée qui devra inévitablement s'abattre sur eux aussi, exactement comme la soirée d'hier s'est abattue, dans cette rencontre morose, devant ce thé morose, sur ces deux hommes moroses.